

L'EXTRAVAGANT MONSIEUR DEEDS (1937)
de FRANK CAPRA
avec GARY COOPER JEAN ARTHUR GEORGE BANCROFT
LIONEL STANDER DOUGLAS DUMBRILLE H.B. WARNER
scénario ROBERT RISKIN

Longfellow Deeds est un joueur de tuba de l'harmonie municipale de Mandrake Falls dans le Vermont. C'est un homme aimé de tous, prêt à aider son prochain et qui vit de ses poèmes qui circulent sur des cartes postales. Un jour des avoués de New-York lui apprennent qu'il est héritier d'une immense fortune ; mais lui en réaction continue à jouer du tuba.

Ainsi commence l'histoire extravagante de Monsieur Deeds ; tournée en pleine crise économique et sociale où les spéculateurs sont clairement désignés comme responsables du désordre qui s'abat sur le pays.

Toute l'intrigue est menée comme toujours chez Frank Capra avec une virtuosité confondante se nouant dans les complots qui vont s'ourdir autour de Deeds, et notamment celui de le faire passer pour un fou. Nous nous identifions aisément au personnage, et nous assistons aux manigances des avoués cyniques et vénaux en nous réjouissant des réactions naturelles, voire naïves qui mèneront Deeds au centre d'un débat sur la normalité au sein même d'un tribunal où le poète, philanthrope et amoureux de la vie est accusé de folie.

Capra offre au spectateur un modèle archétypal où la leçon de morale est bien claire.

C'est aussi une belle histoire d'amour entre la journaliste Babe Bennet (Jean Arthur) d'abord ambitieuse et opportuniste, qui se laisse progressivement conquérir par le naturel de Longfellow Deeds (Gary Cooper). Ces deux acteurs, que Capra a sollicités à plusieurs reprises dans son œuvre et qu'il connaît bien dans leur évolution presque épidermique, sont l'un et l'autre magnifiques. Mais chez ce très grand réalisateur on peut dire à chaque fois que l'ensemble du casting est toujours d'une parfaite justesse.

L'écriture si raffinée de Robert Riskin complète à la perfection le tout. La direction de H.B. Warner dans le rôle du juge qui fut aussi le lama des « Horizons perdus » est d'une subtilité réjouissante.

Les pensées de Henri David Thoreau et la poésie de Walt Whitman émergent tout le long du film avec notamment l'opposition entre nature et culture, opposition aussi dans la tension profonde entre une Amérique rurale nostalgique de l'ère jeffersonienne, et une Amérique urbaine, lieu de l'argent et de la corruption.

Voici un aphorisme de Thoreau dans « La désobéissance civile » qui convient si

bien à l'œuvre de Capra : « *Il leur est impossible d'imaginer qu'un homme puisse agir au nom de motifs plus élevés que ceux auxquels eux-mêmes obéissent. Aussi le proclament-ils insensé, car ils savent bien qu'aussi longtemps qu'ils demeureront eux-mêmes ils seront incapables d'agir comme lui.* »

En résonance, ce poème de Walt Whitman éclaire lui aussi la marche créatrice de Capra : « *Quiconque fait deux cents mètres sans amour va à ses propres funérailles, vêtu de son linceul, et que toi ou moi, nous pouvons sans un sou en poche acheter ce qu'il y a de mieux sur la terre* ». N'est-ce pas Longfellow Deeds !